

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 9, février 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40109ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1978). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (9), 18–20.

Le théâtre qu'on joue

**par
André Dionne**

Connaissez-vous la voie lactée ?

au Théâtre du Nouveau Monde

Si le T.N.M. s'était assuré un succès en adaptant *L'ouvre-boîte* de Victor Lanoux et en faisant appel à Yvon Deschamps pour jouer au côté de Jean-Louis Roux, il connaîtra sans doute la même chance en montant *La voie lactée* de Karl Wittlinger. Cette adaptation de Denis Chouinard, d'un humour trop intellectuel parfois, nous présente des situations très enracinées dans le milieu québécois. L'individuel et le collectif se répondent avec pertinence, sauf durant quelques scènes — celle du « boss » et de l'ouvrier par exemple — où le discours politique ne répète que les bonnes vieilles rengaines primaires.

Olivier Reichenbach signe une mise en scène efficace et les comédiens, sous sa direction, atteignent une performance exceptionnelle. Jacques Thisdale incarne un Jacques Dubois schizoïde qui n'a rien à envier à Jack Nicholson dans *Vol au-dessus d'un nid de Coucou*. Thisdale s'affirme comme un grand comédien qui sait camper d'une façon admirable les rôles les plus difficiles. Il mérite plus qu'une étoile. *La voie lactée* lui sied très bien. Jean-Guy Moreau quoique plus faible dans certaines scènes, continue toujours de nous étonner par sa versatilité. Il devient même émouvant dans la scène du motard surtout.

Mais qu'en est-il de cette histoire ? Il s'agit de la rencontre d'un psychiatre et de son patient. Ce dernier joue l'histoire de sa vie, c'est-à-dire les multiples problèmes qu'un gars officiellement mort mais encore vivant doit affronter pour rejoindre son étoile. À partir de ces situations : condition du mort-vivant, recherche de l'identité, interaction de l'individuel et du collectif, comment ne pas se sentir concernés, touchés par le destin de Jacques Dubois en quête de lui-même, et celui de son psychiatre, Paul Santerre, qui décidera lui aussi de suivre son patient et de tenter l'aventure folle et exaltante.

La vie à trois étages

à la Nouvelle Compagnie Théâtrale

Si les directeurs de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, Françoise Gratton et Gilles Pelletier, voulaient montrer les débuts du théâtre québécois en montant *Zone de Dubé*, ils réussissaient également à affirmer leur désir d'intégration au milieu (est de Montréal où vient d'aménager leur compagnie) en confiant à la troupe La Marmaille la difficile tâche de raconter la vie du quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Cette création collective — à distinguer des séances d'improvisation qu'on ose appeler ainsi — atteint la perfection sur plusieurs plans. D'abord l'écriture dramatique possède un rythme soutenu et original sans négliger pour autant l'authenticité de la vie sociale et culturelle du quartier. Loin de tomber dans le stéréotype ou la propagande à la mode, La Marmaille, en optant pour le quotidien révélateur, arrive à transposer efficacement la grande vie des gens simples. Le port du masque pour les comédiens crée la distanciation voulue et évite l'écueil du mélodrame.

En somme la vie à trois étages (la famille complète et traditionnelle du premier, le jeune couple sans enfant du deuxième et les étudiants et jeunes travailleurs du troisième) constitue presque une fresque de notre devenir et notre vouloir collectif. De plus, c'est plein de fraîcheur, de spontanéité et de joie de vivre.



Jean-Guy Moreau et Jacques Thisdale dans *Connaissez-vous la voie lactée* (T.N.M.)



Michel Paquin, Marc Messier, Yvan Canuel et Louis Aubert dans *Zone* de Marcel Dubé (Théâtre Denise Pelletier).

Zone

à la Nouvelle Compagnie Théâtrale

Le seul intérêt de la reprise de *Zone* de Marcel Dubé, vingt-cinq ans après sa création — on se rappelle que cette pièce avait remporté tous les prix lors du Festival d'Art Dramatique National de Vancouver en 1953 — demeure l'évidence de notre passage du moyen-âge au XXe siècle en l'espace de si peu de temps. Si Dubé soutient encore que « l'identité c'est le caractère, la langue c'est le maintien », les événements récents prouvent tout le contraire et le *Pygmalion* de Bernard Shaw aussi. Ne pas se rendre compte de la différence identificatrice entre la diction empruntée d'un Jean Lesage et le verbe direct d'un René Lévesque, c'est vouloir entretenir à tout prix notre aliénation ou refuser crassement sa propre remise en question.

Tremblay a toujours affirmé qu'il écrivait en français québécois et l'écart entre la langue et le caractère de ses personnages n'existe pas. Ces derniers s'assument tels qu'ils sont sans fausse prétention. Par contre les personnages de *Zone* nous apparaissent aujourd'hui comme des caricatures littéraires et thématiques sans consistance. Ce qui nous a représentés trop longtemps hélas.

La mise en scène de Paul Blouin veut reconstituer cette atmosphère de la création, 1953. A-t-il eu tort ou voulait-il simplement témoigner d'une distance parcourue, d'un miroir détérioré et dans lequel on se reconnaît difficilement ? C'est peut-être pour cette raison que les comédiens jouent si mal — sauf Marc Messier qui campe un Moineau attachant. — Faut-il penser que nous avons tous (collectivement) franchi cette zone qui nous a si bien circonscrits ?

Ti-Jésus Bonjour au Théâtre du Nouveau Monde

Dix ans après *Les Belles-Soeurs* de Tremblay et tous les pastiches thématiques de ce dernier, le T.N.M. fait très rétro en choisissant de monter *Ti-Jésus Bonjour* de Jean Frigon. L'auteur tente de parodier notre aliénation atavique nourrie de publicité, mais son écriture ne parvient pas à dépasser les clichés de cette même publicité qu'il veut ridiculiser. En cette veille de Noël, la famille des Guindon-Lamotte, issue du milieu défavorisé, boit de la bière, ingurgite attentivement tous les commerciaux et l'on écoute vainement leur saoulerie insignifiante même s'ils ont bu à un rythme effréné.

Fernand Déry, le metteur en scène, à qui l'on avait reproché le statisme du *Réformiste* du Dubé, tombe dans l'excès contraire. À partir d'un portrait chargé de notre condition d'impuissants et d'aliénés, il amplifie tellement, tout comme le décor hystérique de Marc St-Jean, que ce tableau social devient une charge à porter, c'est-à-dire la pièce.

Ça gueule, ça dégueule « tu-seul » en famille sans retenir notre attention. Noël approche chez les Guindon-Lamotte. Et pourtant Noël n'existe plus depuis l'invention de la carte de crédit. C'est peut-être dommage, mais c'est le coût de notre émancipation sociale et collective depuis que l'époque des calendriers et des croix de tempérance est révolue. Et dire que Borduas s'est suicidé. Dommage pour ceux qui rêvent encore de l'épiphanie du soleil qui se lève sur un quartier ouvrier. De ce milieu, Joseph, d'*Un simple soldat* de Dubé, restera probablement le seul à avoir eu un père présent et humain, à dire que quelqu'un a triché quelque part.

Jean Frigon, malgré son sens certain du dialogue, ne parvient pas à donner un rythme intéressant à l'ensemble de sa parodie. S'il faut souligner la constance du spectacle, disons que c'est la médiocrité à tous les niveaux.



Viola Léger
Janine Sutto
Denise Filiatrault
Kim Yaroshevskaya
Adriana Roach
Benoît Marleau
dans
La Veuve enragée
d'Antonine Maillet
(Théâtre du Rideau Vert)

La veuve enragée au Théâtre du Rideau Vert

Si le roman d'Antonine Maillet, *Les cordes de bois* a fait bonne figure dans la course au Goncourt, *La veuve enragée* qui en est l'adaptation n'offre pas les mêmes qualités. Il faut dire que l'auteur de *La Sagouine* est une bonne monologuiste et romancière, mais éprouve beaucoup de difficulté à écrire des dialogues bien sentis. Lorsque les thèmes et l'humour se ressemblent trop d'une pièce à l'autre, il convient de se demander s'il s'agit d'une recette, d'une œuvre véritable ou simplement du reflet d'un petit coin de pays, l'Acadie, qui n'en finit pas de se retourner dans la tombe du biculturalisme.

La nostalgie des racines, des vieux pays, amène les personnages à raconter plutôt qu'à vivre vraiment sur scène. Le rythme du spectacle signé Yvette Brind'A-mour est très lourd, s'achoppe sur ce texte peu théâtral et les comédiens passent difficilement la rampe. Question d'accent ? Sûrement un peu, mais disons qu'ils sont merveilleux si on les compare à Denise Filiatrault qui offre probablement la pire performance de sa carrière.

Que l'on vienne du haut ou du bas de la côte, que l'on vende son bois à n'importe qui, que l'on soit veuve ou non, enragée ou pas, disons que c'est toujours le public qui aura le dernier mot et la publicité aide toujours à faire passer son message (N.B. N'oubliez pas de choisir les bonnes vedettes).

VOIX et IMAGES

études
québécoises

- * VOIX ET IMAGES étudie notre production culturelle.
- * Chaque numéro de VOIX ET IMAGES publie une entrevue avec une personnalité du milieu littéraire québécois. Depuis septembre 1975, VOIX ET IMAGES a rencontré Hubert Aquin, Raoul Duguay, Gérard Bessette, Fernand Leduc, Paul Chamberland, Jean Éthier-Blais, Nicole Brossard et Victor-Lévy Beaulieu.
- * Par ses entrevues aussi bien que par ses nombreuses études, analyses et chroniques, VOIX ET IMAGES constitue un instrument indispensable aux étudiants, aux universitaires et à tous ceux qui prospectent notre lieu littéraire, cinématographique et artistique.

BON DE COMMANDE

Je désire m'abonner à VOIX ET IMAGES Vol. III (3 numéros) ☐ (n° 2, janvier 1978) \$12,00
Je désire recevoir VOIX ET IMAGES Vol. II (3 numéros) ☐ \$12,00
Je désire recevoir VOIX ET IMAGES Vol. I (3 numéros) ☐ \$12,00
Chaque exemplaire de VOIX ET IMAGES se vend \$4,95.

Ci-joint la somme de \$..... NOM

[+ 5% pour frais de manutention] ADRESSE

(Chèque ou mandat à l'ordre des PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC.)

Tél.:



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
C.P. 250, Succursale N, ou 3465, rue Durocher, local 06, Montréal H2X 3M4.